

L'interprète des éphémères

La vie s'effeuille lentement. Chaque jour qui s'éteint le soir au pied de l'arbre balise le chemin de mes rêves. De mes désirs. Les questions s'évanouissent puis, comme un voile d'ombre et d'humidité, se déposent et insufflent à chacun de mes instants le mystère de sa couleur. La terre exhale son parfum et trace de sa fragrance les sentiers de ma quête. A travers une lettre, un bruissement d'aile, un chant, je détache dans l'espace une image à méditer. Amie de l'éternité et tout irradiée de sa lumière, j'embrase les allées bordées du feu de mon âme et esquisse mes passions. Très vite, à l'extrême limite de mes doigts, je sens glisser les joies, bleu d'azur, comme les perles lisses de mon chapelet. J'égrène les rires mais aussi les épreuves. Je palpe mes souffrances. Mes douleurs. Mes spasmes, mêlés au rythme des scansions du Texte, me livrent à la dernière des demeures. Intériorisant la totalité des univers, j'élis domicile au seuil de tous les recommencements. Je me dresse avec le soleil et les astres et, libérée des vents du Nord, m'abrite sous les toits cosmiques d'une mémoire, d'air et d'eau. A la lisière du temps et de l'histoire, mon imagination, de mots et de sons, se répand dans les esprits et érige le songe des enfants. Ses mille et une nuit. Ses dômes de couleur aux sept princesses. Ses voyages inaccessibles. Ses océans sans rivage. Enfin, et quelques fois seulement, ses extases.

L'écriture suinte sur le revers des siècles et mêle ma sève à celle des mondes. J'avance dans les méandres du temps jusque dans les failles invisibles de la terre et erre dans les replis lointains de l'horizon des mythes et légendes où puiser mes illusions. De civilisations en décadences je renouvelle les mirages où loger mes héros et mes chimères. Mes maîtres, vade-mecum d'amour et de sagesse.

J'embrassai tendrement cette femme très âgée et qui fût la femme de mon oncle. Je lui avais longuement expliqué la raison de ma visite. Elle avait acquiescé non seulement sans trop chercher à comprendre ce qui motivait ma démarche mais elle y avait mis une joie très discrète et qui m'avait profondément émue. Je devais, seule et en toute liberté, pénétrer dans l'espace le plus intime de feu son mari. Je savais, puisqu'elle me l'avait confié, que personne n'entrait dans son bureau et sa bibliothèque, exceptés quelques rares

amis, eux aussi morts à présent. J'y étais autorisée afin d'y chercher un document précieux. Un poème de Nezâmî sur les icônes du Pavillon des Sept Princesses, calligraphié et enluminé par mon oncle. Sans doute une manière de rendre hommage à ses lointaines origines persanes. J'entrai dans la qubba. Je m'assis et regardai tous ces volumes. J'étais je l'avoue très perplexe à l'idée d'entrer dans l'intimité d'un être après sa mort. Contemplant le plafond de bois aux motifs floraux, je laissai libre cours à mes déambulations mentales avant de m'autoriser à passer à l'acte.

Comme un corps ouvert à l'œuvre du temps mon âme, tout imbibée d'une vague clarté, se souvient encore de cette délicieuse après-midi d'été dans cette bibliothèque. J'ouvrai, enfin et après une longue hésitation, un livre au hasard et y découvris une photographie. Un somptueux portrait de femme. Peut-être ou sans doute une disciple bien aimée. Je ne le saurai probablement jamais. Elle était jeune. Très jeune. Une vingtaine d'années tout au plus. Son visage d'ambre cerné de lourdes tresses noires avait littéralement captivé mon regard. La photographie était ancienne mais le regard était si vif qu'il m'avait inspiré la mystérieuse envie de baptiser cette jeune personne du nom de Nadia. Les vieilles gens, pleine de sagesse, prétendent que les nouveaux nés arrivent au monde avec leur nom. En effet et j'ignore pourquoi, seul ce prénom me vint à l'esprit. Nadia. Peut-être parce qu'en arabe elle est sœur de la prodigalité. L'offrande généreuse de cette après-midi d'été qui, d'anodine et banale, avait subitement pris un sens extraordinaire. Nadia qui en réalité me faisait penser à Nada, la rosée, dont Ibn Arabi disait être le frère. Et certes, comme la rose perlée de lumière célèbre le jour, Nadia était soudain devenue à mes yeux l'ultime réceptacle du destin. Un destin qui ne lui appartenait pas ou du moins qu'elle n'avait pas choisi mais qui nous unissait tous dans les plis et les lignes d'un vieux livre que, visiblement, personne n'avait plus ouvert depuis fort longtemps. Elle s'était retirée dans le froid glacial d'une bibliothèque de famille rancie par les ans et laissée à l'abandon par des descendants indifférents aux puissants appels de la mémoire. Enfouie parmi des pages jaunes et illisibles elle ignorait qu'un jour une amante, éprise d'éphémère, la porterait jusqu'à mon imagination. J'arpentai les méandres de l'amnésie en quête de l'image frêle et prégnante de cette princesse de l'inconnu, fixée à jamais par la magie d'un objectif et qui m'avait fait oublier les raisons de ma présence dans ce lieu. Il est toujours très étonnant d'entrer dans l'intimité d'un visage que l'on ne connaît pas et qui pourtant, par ce curieux voyeurisme auquel nous autorise le phénomène de la photographie, nous appartient de plein droit.

Ce n'est pas tant le regard noir et atemporel de Nadia qui avait inquiété ma parole mais bien l'impossibilité où je m'étais trouvée de forger une identité, factice certes mais qui était devenue si nécessaire. Prenant appui sur cette photographie, j'avais entrepris d'explorer des terres anciennes et, pour cela même, si fécondes en songes. Je m'étais faufilée à travers les quelques livres qui jonchaient le sol de cette bibliothèque où deux langues, l'arabe et le

français, se côtoyaient le plus naturellement du monde. Les années, les siècles et les civilisations se télescopaient. Lorsque alors j'avais ouvert un des volumes, de poussière et de bribes d'histoire, j'étais entrée, ou du moins l'avais-je cru, dans Paris. Mais non ce n'était pas Paris mais une vieille ville de France. Je me souviens que mon acuité littéraire m'avait fait défaut. J'avais hésité entre le ton du Barbey D'Aurévilly et celui de Huysmans. La couverture fortement abîmée m'avait induise en erreur. Je lis tout de même et à voix haute. Nadia était là. Etrange et impassible, elle avait accompagné ma lecture sans rien dire. Je m'étais retirée derrière le sens que ce texte me suggérait. Le brandissant à l'image d'un bouclier, j'en avais fait mon vrai lieu de parole. J'avais communiqué avec elle grâce à cette part obscure de moi-même qui a la regrettable manie de considérer les textes des autres comme son territoire privé. Les façades silencieuses de cette ville dont je tairai le nom, protégeaient les rares lumières qui nous parvenaient. J'ignore ce qui se tramait derrière ces murs si hauts qu'ils ne pouvaient recéler que des vérités que je pressentis, j'ignore pourquoi, fâcheuses pour l'évolution des temps à venir. Les pavés que j'avais imaginés à la lecture, beaucoup trop lisses, m'avaient paru douteux. Je suivis le personnage du texte et m'approchai davantage des murs. Ils étaient opaques et la compacité de leur pierre, m'avait semblé définitivement insondable. Dos au mur, j'avais allongé mon cou, fermé mes yeux et ouvert grand les oreilles. La ville se taisait. A croire que là-haut dans le ciel noir qui nous observait, la conversation des astres ce soir là, nous guettait tout particulièrement. Quand soudain, oubliant que j'étais seule, je m'étais surprise à parler à Nadia comme si la réalité de ce texte l'avait animée à notre insu à toutes deux. La serrant fermement je lui avais dit :

- écoute, nous allons sûrement entendre quelque chose !

En effet, une voix d'homme, épousant avec délicatesse l'intimité du silence, s'était élevée et nous avait livré ceci :

« Et de fait, pour mieux montrer sans doute que cette jeune fille n'était qu'une chimère, sortie d'un pinceau idolâtre, l'étonnant rêveur, qui l'avait inventée, n'avait attaché aux diaphanes épaules qui soutenaient un frêle cou de fleur qu'une robe sans date, de tous les temps et de tous les pays. ...Je ne puis dire le charme incompréhensible de tout cela. On m'appellerait fou. »

Puis, une voix, quelque peu irritée et masquant à peine une détestable jalousie féminine, perça ce même silence qu'il avait, lui, traité avec tant d'égard, et ajoutait :

« Si un simple portrait agit sur vous ainsi, qu'aurait fait de vous la femme de ce portrait, si vous l'aviez jamais connue ?... » Je me souviens que ce fut là que je reconnus le prêtre du Barbey d'Aurévilly.

Le destin, pensai-je, sous des airs d'insouciance et de légèreté n'omet rien, pas plus qu'il ne fait advenir les choses par hasard. Je reçus cela comme un signe. N'osant rappeler à Nadia ses origines, non communes avec ce portrait mais tout de même très similaires, je lui proposai de changer de lieu. Je fermai

Un prêtre marié et prenant la photographie, je la déplaçai comme pour me protéger d'une solitude que je ne supportai que très mal, tant l'atmosphère était solennelle. J'ouvris un autre livre. Estampe ? Lithographie ou gravure ? Non c'était plutôt une gravure. Un carrosse passait. J'écoutai au loin le bruit si mystérieux des chevaux sur les pavés. Ils s'éloignèrent et disparurent. Je regardai de nouveau et reconnus une tour. Plutôt anodine, je la trouvais pourtant très belle. Il est des monuments dont la grâce souligne la perspective de l'horizon et secrètement tendent la main à l'indomptabilité du destin. Plus je regardai cette tour, droite et majestueuse, plus, paradoxalement, elle me semblait inviter à se prosterner. Pourtant, fermée sur elle-même, elle paraissait très soucieuse de la liberté des passants, souvent enclins à réprimer leur propre désir du ciel. Par discrétion ? Peut-être. Peut-être aussi de peur de réveiller l'âme tourmentée du prêtre. J'apprécie finalement leur esprit de prudence et atteste qu'il est plus raisonnable d'agir de la sorte, par les temps qui courent. Nadia, à mes côtés, continuait de se taire. Quittant la gravure par le bas, un jeune homme, les cheveux coiffés à l'arrière, dirigeait vers elle un regard tourmenté et ivre de passion. Je décidai de le baptiser Rahim. Un large sourire éclairait son visage carré et marqué d'une fossette si profonde, qu'elle trahissait son expérience des femmes et de leurs soupirs. Nadia le fixa tant que sa pupille, se collant à la sienne, produisit sur lui un attrait irrésistible. Deux regards qui s'aiment, me dis-je, catalysent nécessairement les énergies amoureuses. Des êtres sous l'emprise de la fascination, de manière irrémédiable, convergent vers un même point d'éternité et, inévitablement, coïncident un jour.

L'inconnu afflue sur leurs visages. A l'image du jasmin ou du galant de nuit, il frétille, comme un doux parfum, à la naissance des yeux et hume les saveurs de l'âme aux prises avec l'amour. Il avait comme glissé sur la peau ambrée de Nadia et redéfini les extrémités mollement fleuries de son cafetan. Puis, comme d'un trait de fusain, sec et nerveux, il avait reprécisé les contours estompés du costume de cet amant d'emprunt, d'une présence si puissante qu'elle déséquilibrait quelque peu le reste de la gravure. Ces pas, si grands, et qui me firent penser à un personnage de Chiricho dévoilaient dans leur mouvement l'immensité de l'espace. J'eus l'impression, quasi physique, d'assister à l'accomplissement d'un acte non pas surréaliste, loin de là, mais de celui, suprême, où s'origine tous les désirs et où Eve, allant à la rencontre d'Adam, reconstitue enfin l'union primordiale. L'humanité se hisse alors au-delà de la loi du nombre. S'aveugle en ce moment ultime et, foudroyée, s'anéantit dans la somme des lumières qui l'assigne à l'errance infinie, au bord du langage. L'indicible nous étreint tous. Il nous astreint certes aux limites de la raison mais sans jamais nous protéger complètement des risques d'halluciner. J'observai de nouveau cet homme et, à mon grand étonnement constatai que le réalisme de son portrait, aussi saillant que dans certains portraits de Ingre, me troublait. Je crus un moment percevoir un léger mouvement. Afin de m'assurer que ce n'était là

qu'une vulgaire illusion d'optique, j'avais écarté et la photographie et la gravure et les avais superposées. Lorsque je les retournai, un certain apaisement m'avait réconciliée avec l'harmonie secrète qui régit les êtres dans leur rapport aux choses et aux objets. Je les contemplai longuement. Le sourire de Rahim s'évasait sous l'insistance de mon regard et coulait onctueux et plein de lumière, vers celui évanescant de Nadia. Saisie dans le fard épais et irrégulier qui augmentait étrangement la noirceur de ses yeux, la ville, celle du texte, était fortement brumée malgré l'aube qui avait commencé à infuser ses premières lueurs. Elle s'était approchée légère. Son manteau quasi spectral s'était confondu avec la tour, encore enveloppée de nuit dans sa partie inférieure. L'horizon s'était ouvert, dépliant les parois invisibles de l'inconnu et celles trompeuses des mots.

Un autre livre, moins abîmé celui-ci, avait attiré mon attention. Celui d'Ibn al khatib. Un Maroc médiéval. Un Maroc que j'imagine ocre et spacieux. Usurpé au temps funeste d'une modernité vorace et insolente. Fès. Meknès. Rabat. Marrakech. Vertige de l'histoire. Cataractes du jour. Les venelles de la médina s'interpénètrent. Des êtres défilent, plein d'une douce indolence. D'une fenêtre, je crois bien la seule de toute cette étrange bibliothèque, j'avais levé les yeux vers le ciel qui se détache de la halqa du patio. Il m'avait alors semblé que toutes les terrasses des maisons qui m'observaient concouraient en un point de fuite dont je crus un moment figurer le centre. Puissance du langage ou leurre sublime ? Sans doute un peu des deux à la fois. Une créature brune me scrutait. Ses habits bariolés se fondaient dans les murs roses alentour. Marrakech. Une fragrance de musc et de cèdre parvint jusqu'à moi. En effet une jeune femme tenait un petit brasero de terre cuite d'où s'échappait des volutes ivres d'encens. C'était une servante. Elle m'avait apporté du thé, et ainsi rappelé à la réalité. Je suis à la recherche d'un manuscrit lui avais-je dit, comme pour justifier ma présence. La femme de mon oncle, une vieille femme de plus de quatre vingt ans, m'assure qu'il se trouve là quelque part. C'est elle qui m'a autorisé à fouiller. Elle me sourit. « Je sais, me répondit-elle, prenez votre temps ». J'aurai voulu lui confier combien il est pénible d'entrer dans l'intimité d'une personne décédée. L'ambiguïté d'une telle imposture, ou du moins ce qui me parût tel, était vraiment insoutenable. L'odeur de l'encens s'était mêlée à celle plus tiède du fumet du thé rafraîchi par l'effluve des menthes et du thym et m'avait procuré une joie indescriptible. Je lui avais souri à mon tour et m'en était retournée vers Ibn al Khatîb. Feuilletant le livre, je me remémorais non les villes elles-mêmes, mais leurs noms. Leurs secrets. Leurs chants d'amour. Leurs louanges aux saints protecteurs. Nadia, de mots et de signes, surgie de la masse informe d'une chambre noire, s'était élevée et avait sculpté de nouveaux profils. Nouvelles destinées où, ondoyant aux vents fous et attendrissants du Sud, des voix convergeaient et s'alliaient pour l'extraire à un mutisme éternel et implacable. Des voix proches. Claires. Aériennes et cristallines. Des voix où s'épuisaient tous les rêves de parole, aussi innocents soient-ils.

Meknès. Marrakech. Entre image et réminiscence Nadia semblait se concentrer avec moi mais sans jamais s'attarder, sur cette ville au cœur d'exil inconsolé. Cœur amputé de la ville de Grenade, que pas même Ibn al Khatib, grand soufi d'Andalousie, homme d'Etat et de lettres, ne parvint à apaiser dans sa description, pourtant si précise et si juste - :*Meknès la ville bénie, verte et féconde. La ville à la boue insolente et menaçante. La ville ourlée des feuilles argentées de l'olivier*1.- Figé derrière une photographie ce visage, devenu vrai et vivant, inventait sa propre langue. Une langue où l'œil seul, sans mot ni parole, défie notre entêtement à vouloir nommer des choses que l'on sait innommables. Nadia, auguste et déterminée, ne cédait pourtant toujours pas à mon regard inquisiteur. Constante et inchangée, sa voix, aphone, distillait quelques restes de nuit et diffusait sa plainte d'avant l'aube. Je suivais le gyrovagant du récit, ou plutôt de ce qu'en percevait mon esprit. La médina s'animait peu à peu. Des silhouettes, encore nimbées de noir, se dirigeaient vers les mosquées. L'appel à la prière du sobh achevait de drainer le jour. La terre s'incurvait. Les corps frêles ondulaient au hasard de l'espace savamment circulaire de la cité islamique. Loin des allées marchandes, serties d'échoppes encore closes, des femmes et des enfants peuplaient encore les contrées lointaines du sommeil. Rue Mouassine, ou du moins je le suppose car l'image est très floue, au détour d'une boutique de bijoux traditionnels et de l'étal d'un boucher, je réobservai attentivement le visage de Rahim. Ses yeux brillaient. Ses lèvres frémissaient. Ses cheveux, pénétrés de jour, redoublaient de noirceur. Il se dirigeait vers la fontaine. Sur sa droite, une inscription balafre la porte de la mosquée du quartier et attire mon attention. « *Interdit aux non musulmans* » C'est Lyautey, pensai-je qui est à l'origine de cette décision. Quelle habileté politique ! C'était alors l'un des rares lieux à l'abri de toute intrusion étrangère. Sans doute est-ce mieux ainsi pensai-je. A gauche et un peu plus bas sur la gravure, je reconnus un bazar où, entre autres articles divers, l'on trouve des caftans anciens. Un marchand, plutôt taciturne, me salua à peine du regard. Je choisis des brocarts de Fès et Tétouan. Je les enfilai et arpentai la boutique dans tous les sens. Ils étaient tantôt trop courts, tantôt trop larges. L'étoffe était cependant en parfait état. Mais malgré cela j'avais là de nouveau l'occasion d'apprécier les délicieux plaisirs de la confection sur mesure. La subtilité des femmes de Fès décrites par Ibn al Khatib se mêlait à ma passion des soieries et des dentelles. Je retirai la gravure et refermai le livre. Pleine des mystères du goût et de l'élégance auquel me renvoyait ce texte du 14^{ième} siècle j'avais encore une fois l'occasion de vérifier combien notre esthétique demeurerait conforme au grand idéal andalou. Je tenais toujours précieusement la photographie de Nadia. Cet attachement inexplicable que je lui vouais me fit soudain penser à l'histoire d'Abel et Caïn avant l'épisode de la sépulture. Je me devais de la laisser reposer en paix mais n'y parvenais pas. Ce portrait, au milieu de tant de livres et de pensées insaisissables, était en fait la seule chose que je pouvais encore posséder dans cet univers qui ne m'appartenait pas mais auquel moi, j'appartenais. Tout

de même, me dis-je encore maintenant, il est si étrange de circuler dans la bibliothèque des autres. J'avais soudain eu le sentiment que l'âme de feu mon oncle allait surgir et me reprocher mon intrusion dans sa vie. Dans ses secrets. En effet les livres ne sont-ils pas aussi l'un des moyens, bien que susceptible de nous réserver de grandes surprises, de pister le cheminement intérieur des gens ? Je me dis, bien que sans grande conviction, que l'on devrait brûler nos livres avant de mourir. Que bien souvent ils en disent beaucoup plus long sur nous-mêmes que nos lettres ou nos photographies. Je regardais encore une fois le visage de celle qu'à son insu j'avais décidé de nommer Nadia et son impuissance à se défendre m'avait finalement dicté la décence de laisser reposer son âme et celle de mon oncle qui l'avait, ou du moins je le souhaite pour lui, certainement aimée.

Je parcourus rapidement les rayons et me dirigeai vers des volumes reliés, certaine, grâce à mon intuition, que là se trouvait le manuscrit que je cherchais. En effet. Le prenant par le bout légèrement arrondi du haut, je le fis basculer afin de le libérer du voisinage si lourd de deux traités l'un sur le fiqh et l'autre sur l'âme. Les guirlandes d'or incrustées de bleu d'Iran, dessinaient le signe de l'infini mais dans le sens de la verticalité. Outre les arabesques semées de fines fleurs écarlates, des serpentins d'un rose si fragile qu'il se devinait plus qu'il ne se montrait, adoucissait l'ensemble de la jaquette, enluminée. Je l'ouvris et constatai la pudeur avec laquelle l'ardeur des couleurs s'était retirée pour se prosterner devant l'ultime vérité, celle de la poésie :

« Comme *CHAMBRE de TRESOR*
Dont l'œil mesurât les perles
Plus belle que cent pagodes-à-peintures de Chine,
Atelier aux fresques de choix,
Enluminures des plus subtiles
Enluminées sur les parois du palais :
SEPT ICÔNES Y ETAIENT PEINTES
-PARFAITES-
ET CHACUNE LIEE A SA CONTREE :2

Je lus à voix haute ces quelques vers de la Princesse du Pavillon Turquoise de Mercure, autrement dit celle du Maghreb :

Mercredi, soleil éclos, la sphère, de noire, bleuit.
Au SHÂH, du monde illuminé,
Ce caftan turquoise à la teinte victoriale
S'en fut la Coupole Turquoise du sommet de sa gloire
Car ce jour serait court, et fort long son récit.³

Je rejoignis Zahra, la femme de mon oncle, et goûtant avec elle à ces boissons spirituelles, je lui contai l'histoire de la princesse du dôme bleu, quelle alternait de paroles ivres du souvenir de son époux. Je lui dis que c'était là un des chefs-d'œuvre de la littérature universelle et avant de la quitter lui lus ce dernier passage.

« La gent qui n'en sût voir qu'un dehors
N'en verras lors que son dehors
De splendeur,
Mais la gent qui sût voir l'en-dedans
D'y voir lors tresqu'au for
En dedans du noyau !
Sens et cœur !⁴

1, Ibn al Khatîb, Bourgs et Cités d'al Andalus et du Maroc. (en arabe).

2,3,4, Nezâmî, Le Pavillon des Sept Princesses, traduction, Michael Barry, éditions Gallimard.

Rajae Benchemsi, Marrakech, 5 avril 2004.

